

Ersi Sotiropoulos, les yeux ouverts

Florence Noiville, *Le Monde*, 18 février 2015

repris dans [Écrire c'est comme l'amour : portraits littéraires](#), éd. Autrement, 2016

(des articles ultérieurs de Florence Noiville dans *Le Monde*)

« [Ersi Sotiropoulos : "Etudier les mouvements intérieurs de la conscience"](#) », 9 juin 2011

« [Ersi Sotiropoulos entre spleen et idéal](#) », 15 septembre 2016)

La romancière et poétesse grecque porte un regard lucide sur la crise que traverse son pays. Et n'a pas son pareil pour raconter ce que vivent ses compatriotes, comme en témoigne Eva.

Comme tous les poètes, Ersi Sotiropoulos est un peu voyante. Sans même avoir recours à ce « *raisonné dérèglement de tous les sens* » dont parlait Rimbaud, elle « voit ». Ici, une femme qui avance « *toute droite, tenant une rose raidie comme un cerge prêt à s'éteindre* ». Là, une prostituée dont « *la silhouette se dessine sur le mur comme un graffiti estompé* ». Là encore, des « *bestioles à carapace dorée agglutinées sur le goulot d'une bouteille* », glissant le long d'une paille, puis tentant d'y grimper à nouveau... Ces parcelles de réel, elle les assemble tels les morceaux de verre d'un kaléidoscope. Pour nous faire voir à notre tour. Nous montrer un pays malade où « *la vie des gens a basculé quasiment du jour au lendemain* ». Une Grèce glaciale privée de lumière, comme on ne la connaît pas.

On la rejoint un soir dans un café parisien. Traînant sa valise derrière elle, Ersi Sotiropoulos arrive d'Athènes. Mais elle pourrait tout aussi bien débarquer d'Amazonie, des Flandres ou d'une île de la Baltique, tant elle passe son temps à sillonner le monde. « *Je pourrais habiter à l'hôtel si j'avais les moyens*, dit-elle. *J'aime les hôtels, où je me sens libre...* » Sous sa frange brune, deux prunelles lumineuses : sont-ce là ces yeux noirs qui voient ce que les autres ne voient pas ? De sa voix rauque de fumeuse, elle explique qu'elle a toujours vécu dans la proximité des poètes. « *La poésie m'a sauvée*, raconte-t-elle. *J'ai commencé à écrire à 8-9 ans. Bien trop petite. J'étais d'une grande lucidité et d'une grande immaturité émotive. Mais j'ai tout de suite compris que lire et écrire allaient de pair avec une solitude bienveillante et féconde.* »

Dans les années 1970, à Patras, l'époque dite « des Colonels » ressemble au « Moyen Âge ». « *Une période grise* », « *la boue* ». La jeune Ersi suffoque. Dans la bibliothèque de son père, avocat, elle trouve ceux qui vont la faire « tenir », T. S. Eliot, Ezra Pound, Baudelaire, E. E. Cummings... qu'elle dévore chacun dans sa langue d'origine. « *Ce sont les mêmes que je relis sans cesse*, avoue-t-elle aujourd'hui dans un français parfait. *Ils m'ont protégée de l'effondrement.* »

Un jour, n'en pouvant plus de la dictature, elle « *fugue* ». Elle est anthropologue de formation, a commencé une thèse sur Gramsci, mais « *écrire est son obsession* ». « *Écrire, pas publier* », précise-t-elle pour bien montrer à quel point écrire, comme partir, est pour elle une nécessité vitale. Elle vit aux États-Unis où elle a gagné une bourse pour participer à l'International Writing Program de l'université de l'Iowa. Et avant cela, en France, en Italie, aux Pays-Bas, en Italie encore... « *Mon rêve était de venir à Paris, mais un coup de foudre amoureux m'a emmenée à Florence* », dit-elle. A Rome, dans les années 1980, elle est conseiller culturel à l'ambassade de Grèce. C'est là qu'elle fait la connaissance d'Alberto Moravia, sous les dorures du Palazzo Venezia, lors d'une exposition sur le poète grec Constantin Cavafy. Moravia a 77 ans. Il vient de publier *La Tempesta*. Ersi Sotiropoulos ne dit pas si l'auteur du *Conformiste* et de *L'Ennui* a influencé ou non son écriture. Pour autant, il n'est pas interdit de penser à lui, parfois, en la lisant. A cause de certains thèmes – délitement d'un monde, recherche obsessionnelle du sexe et de l'argent... A cause aussi de cette manière distanciée qu'elle a de mettre en scène ses personnages.

Itinéraires chaotiques

On dirait toujours qu'ils agissent en même temps qu'ils se regardent agir. Vaguement étrangers à eux-mêmes. D'ailleurs, nous les voyons nous aussi de l'extérieur. Comme au cinéma. C'était déjà le cas dans *Zigzags dans les orangers*, son cinquième roman, par lequel les éditions Maurice Nadeau, en 2003, nous ont fait découvrir Sotiropoulos. La romancière y campait plusieurs « héros » aux itinéraires chaotiques – un infirmier déséquilibré, une malade en hôpital psychiatrique... Aucun d'eux ne semblait avoir de volonté propre. Ballottés d'événement en événement, ils tâtonnaient dans le vide de leur vie avec, pour seuls guides, le désir et la folie. Même chose dans *Dompter la bête* (Quidam, 2011), où Sotiropoulos dressait un tableau pathétiquement comique d'une certaine élite athénienne – celle que représente Aris Pavlopoulos, un conseiller politique lubrique et corrompu qui se persuade que ses vers de mirilton passeront un jour à la postérité.

On retrouve dans *Eva* ce que le journal *To Vima*, parlant de Sotiropoulos et de sa prose, a appelé une « *poétique de l'imprévu* ». Entraîné dans une longue et hasardeuse déambulation nocturne, on se perd dans Athènes l'obscur. On rôde entre les rues Sophocle et Euripide (Sofokleous et Evripidou). Chaque coin de rue est un « *carrefour du malheur* », où les éclopés de la crise se mêlent aux caïds des bas-fonds. Une errance qui est celle de la Grèce elle-même, bien sûr.

D'une certaine façon, c'est aussi un roman politique que nous livre Ersi Sotiropoulos. Elle ne parle pas de Syriza, ni d'Alexis Tsipras, pour qui elle a pourtant voté, ni de la dette, ni de la «troïka», ni des « fonds vautours », ni d'alternative aux terribles cures d'austérité... Non, dit-elle. « *La littérature n'est pas la sociologie. Les réflexions politiques doivent surgir indirectement de la narration. Pas d'un copier-coller de ce que les journaux et la télévision nous déversent tous les jours. Approcher le tragique par des situations insoupçonnables, des histoires apparemment anodines, montrer comment la crise a tout imprégné, comment elle galope avec nous et à quel point il est difficile, chaque jour, d'imaginer le jour suivant, c'était ça le réel défi.* » Telle une (fausse) candide à sa fenêtre, Sotiropoulos regarde et raconte. « *L'Autre devenu invisible et déshumanisé.* » La cour des miracles contrastant avec les paillettes de la fête dans la boîte de nuit. L'impasse angoissante et généralisée. « *Nous nous trouvons impuissants dans un système où les décisions les plus importantes nous échappent*, explique-t-elle. *Où les plus riches ne sont en rien affectés par les changements politiques et où les pauvres n'ont plus d'espoir. En fait, la tâche principale que s'est fixée Syriza, c'est d'essayer d'enrayer la crise humanitaire qui, ces dernières années, a pris des proportions catastrophiques.* »

L'art d'Ersi Sotiropoulos, c'est aussi de montrer comment « *tout est lié comme une toile d'araignée* ». « *Tu soulèves une pierre en Amérique latine et tu vois ce qui se passe à Londres ou à Shanghai* », fait-elle dire à l'un de ses personnages, qui aurait pu évoquer aussi l'époque où la banque Goldman Sachs aidait Athènes à maquiller ses comptes publics. « *Mais pour ça, il faut vouloir voir, que ton œil soit exercé, il s'agit d'une chaîne de rapports de force et de soumission qui mène à ça* », note-t-elle. L'œil exercé nous renvoie à la poésie. En écrit-elle toujours ? « *Non*, répond-elle. *La poésie m'a abandonnée. C'est elle qui est partie. Elle s'est incorporée à mes romans.* » Ersi Sotiropoulos parle du livre sur Cavafy à Paris qu'elle prépare en ce moment. Puis elle revient à ces « vers libres », étonnants, qui se fondent dans ses romans. A sa volonté de surprendre. Elle cherche, dit-elle, « *un mouvement* ». « *Pas des idées mais un mouvement.* » Elle veut « *que les choses soient, pas qu'elles signifient* ».

Ça a l'air compliqué ? Pas du tout. A un moment Melpomène, la prostituée qui se fait appeler Moïra, montre à Eva la jarretière qui pend entre ses jambes. « *Car elle pend, n'est-ce pas ?* » Eva ment, dit qu'elle n'avait pas remarqué.

« *Impossible*, dit la femme. (...) *Je la laisse pendre exprès.*

– *Pour quelle raison ?*

– *Parce qu'il faut qu'un truc cloche, sorte des clous. Sinon la vie est insupportable.* »

Une devise à la Sotiropoulos.

Ersi Sotiropoulos naît à Patras, en Grèce, en 1953. Elle suit des études de philosophie et d'anthropologie à Florence, avant d'être nommée conseiller culturel à l'ambassade de Grèce à Rome. Elle est membre de l'International Writing Program de l'université d'Iowa. Poète, elle est aussi l'auteur de nombreux romans et nouvelles dont *Zigzags dans les orangers*, qui a reçu le prix d'État et le prix de la revue *Diavazo*, en 2000. Ses œuvres sont traduites dans de nombreuses langues.

Œuvres citées

Eva, roman, trad. Marie-Madeleine Rigopoulos, Stock, 2015.

Dompter la bête, roman, trad. Michel Volkovitch, Quidam Éditeur, 2011.

Zigzags dans les orangers, roman, trad. Clio Mavroeidakos-Muller et Michel Volkovitch, Maurice Nadeau, 2003.